

QUAND L'ART ET L'ARCHI- TECTURE S'EN MELENT

RÉCITS D'URBANITÉS



REGARDS SUR LE STOCKFELD





Depuis plus d'un an, les débats et rencontres se multiplient sur les fonctions et les usages des métropoles de demain. Bien souvent le fait d'architectes-urbanistes, la question de la métropolisation et du vivre ensemble dans ces nouveaux territoires gagne à être enrichie par le regard d'artistes-plasticiens ou encore de philosophes.

A l'heure où Strasbourg lance de grands projets d'aménagement du territoire, il importait de resituer l'architecture dans le champ plus large de la culture et d'interroger la place de l'art dans l'élaboration du projet urbain. De quelle manière l'art imprègne-t-il les logiques urbanistiques afin que les métropoles de demain soient des lieux d'urbanité, c'est à dire des lieux de civilisation où cohabitent différents modes de vie et cultures ? Que gagne l'espace urbain dans l'intégration d'expressions artistiques ? L'art peut-il être un passeur symbolique entre des zones urbaines à forte empreinte patrimoniale et des quartiers en pleine reconversion ? Dans des métropoles à flux tendu, optimisées sur des réseaux et des infrastructures, l'art ouvre-t-il des espaces imaginaires, invitant les citoyens à prendre leur temps et à emprunter d'autres chemins dans la ville ?

C'est un peu toutes ces questions que le projet international « Quand l'art et l'architecture s'en mêlent » a tenté d'élucider durant toute une semaine de rencontres et débats. Ce projet multipartenarial réunissant la Ville de Strasbourg, l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg (ENSAS), l'École des Arts décoratifs de Strasbourg (ESAD) et l'association apollonia était organisé autour de deux temps fort : un atelier de projet « Regards sur le Stockfeld », conçu sur le modèle du « work in progress », réunissant des étudiants des deux écoles, tutorés par des architectes et artistes étrangers. L'objectif : travailler sur le Stockfeld, territoire singulier de la métropole strasbourgeoise en réinterrogeant l'héritage des cité-jardins pour une meilleure intégration dans les futurs schémas de planification urbaine. Enfin, une table ronde intitulée « Récits d'urbanités » réunissant artistes, architectes et philosophes est venue apporter des témoignages et expériences étrangers sur le dialogue fécond que peut entretenir l'architecture et l'art contemporain.

Catherine Saracco

Responsable Relations internationales
École Nationale Supérieure d'Architecture
de Strasbourg

RÉCITS D'URBANITÉS

Le 5 novembre 2010

> Table ronde

L'architecture et l'art contemporain, avec leurs spécificités et leurs différentes approches, sont appelés à créer sur nos territoires métropolitains des espaces d'urbanité qui positionnent l'Homme et sa culture au cœur des démarches. Mais leur interaction n'est pas simple, ni le dialogue à rechercher avec des lieux en mosaïque, avec des acteurs multiples et des cultures de plus en plus en mouvement. De quelle manière artistes et architectes pourraient-ils se saisir ensemble de notre ville et de ses territoires hérités du XX^e siècle, pour la plupart marginalisés et en difficulté ?

Comment pourraient-ils imaginer le temps et l'espace urbain de demain face à des enjeux qui mettent les villes et leurs territoires en compétition, au lieu d'en chercher les points d'articulation et de dialogue ?

Les interventions et les discussions à la table ronde concluent à un atelier de projet de trois jours sur la cité-jardin du Stockfeld – proposent de prendre en compte ces questions à travers le regard d'architectes et d'artistes étrangers, invités à se pencher sur ces lieux d'habitat à la lisière de la métropole strasbourgeoise. Il s'agit de formes d'habitat où la densité du bâti se raréfie et se pose en contact direct avec la nature, mais aussi où les infrastructures et les services sont moins présents et le risque est celui de l'enclavement et de l'isolement. Le regard étranger peut alors nous aider à comprendre autrement ces lieux du quotidien et à en faire ressortir leur force implicite. Il peut rechercher des formes d'interaction avec les habitants qui nous aident à penser autrement les dispositifs et les outils des projets métropolitains. L'objectif est de comprendre quels récits d'urbanités se cachent derrière l'apparente banalité du quotidien qui nous empêche de comprendre les atouts de nos multiples territoires de vie.

Cristiana Mazzoni

Architecte et enseignante à l'ENSAS

Daniel Payot

Professeur de philosophie d'art
et adjoint chargé de la culture
auprès de la ville de Strasbourg

*Le compte rendu de la Table ronde « Récits d'Urbanités »
a été rédigé par les étudiants du Master professionnel
Critique-Essais de l'Université de Strasbourg*



Il est de coutume de dire que l'espace public appartient à tout le monde. Or si c'est le cas, il n'appartient en définitive plus à personne. Si chaque habitant revendique l'espace qui l'entoure, comment départager ces habitants entre eux ? Quelle serait donc la place du citoyen, vis-à-vis de lui-même et des autres, au sein de cette communauté au final partagée entre tous ?

Les approches des différents intervenants revêtaient une multiplicité formelle : physique, culturelle (avec la sociabilité des espaces), symbolique... Comme l'a soulevé Daniel Payot, professeur et philosophe, le citoyen agit sur l'espace, mais là réciproque semble probante. Les images sont codifiées, véhiculent d'autres idées et au final semblent quelque peu nous conditionner. Les images, la parole créeraient ainsi un espace intermédiaire entre la personne et la ville, confiant à l'habitant un possible rôle d'acteur. Comment un élément devient-il fictionnel lorsqu'on le place dans un milieu urbain ? Et comment se servir de ceci pour faire passer un message ?

Outre le fait que Daniel Payot souligne le rôle d'acteur de la personne, il note également le fait que l'absence humaine revêt un symbolisme fort. En donnant l'exemple de soldats qui, à leur table, laissaient une place vacante sensée symboliser la liberté, il appuie sur un fait. Celui que la multitude ne peut que se reconnaître dans le vide. En ne montrant rien, on signifie tout, dans la manière de gommer tout signe distinctif et individualiste.

Ce fut l'une des pistes soulignées durant ce colloque. Une piste parmi tant d'autres, les possibilités semblant infinies. Car si les réponses furent peu nombreuses, celles qui furent données témoignent en réalité d'une constante recherche.

En effet, il ne faut pas oublier que la discussion s'articulait autour du thème « Quand l'art et l'architecture s'en mêlent » et que dans ce sens le rôle de l'artiste était à préciser. Là encore il n'existe pas une seule réponse, toute prête et formatée. La première question semblait être celle de la nationalité de l'artiste. D'où vient-il, où travaille-t-il et quel regard apporte-t-il ? Certains artistes agissaient au cœur même de l'environnement urbain. Praline Gay-Para entama contre toute attente, un conte hautement coloré qui ne se laissa pas disséquer d'emblée. Depuis sa thèse en ethnolinguistique pour laquelle elle est allée recueillir des contes au Liban, sa soif de récits n'a jamais cessé. Avec Caravane, récits ambulants, Praline Gay-Para a parcouru pendant deux ans les quartiers

de Chevilly-Larue, y menant une résidence d'auteur. En collectant les récits des habitants, qu'elle métamorphose en mythologies personnelles, faisant du narrateur le héros de sa propre vie, Praline Gay-Para donne à ses contes des allures de confessions.

Elle leur donne un aboutissement dans un spectacle se déroulant dans une caravane rouge, au centre du quartier, Praline Gay-Para refusant la scène traditionnelle. La caravane devient en quelque sorte un îlot, où le manque d'espace produit de la proximité et encourage les habitants à échanger entre eux. Ici, le conte anime le dialogue et tisse le lien dans une communauté hétérogène.

La conteuse s'empare ainsi de l'espace public, et loin des clichés faits sur les cités, parle avec modestie de personnes faisant désormais partie de son quotidien. Sous couvert des enjeux de l'art et des théories de l'oralité en milieu urbain, Caravane et ses acteurs auront ainsi contribué à une communion active et une véritable aventure humaine. C'est ce même environnement urbain que le critique d'art Christophe Domino réinterprète en traitant des média-façades et du rapport à l'espace urbain investi par les artistes, avec les moyens technologiques permettant la projection d'œuvres sur l'architecture. La notion de ville écran est présente dès lors que les images sont projetées dans l'espace public, qu'elles créent une expérience à grande échelle accessible à tous. Il était nécessaire de rappeler que le regard de celui qui produit est différent de celui qui regarde. Car celui qui projette construit un nouvel espace social.

Le critique d'art posait donc là une réflexion sur l'invention d'un régime spécifique d'images ; la projection ré-inventant son écran, elle modifie la surface et donc l'environnement de celui qui circule dans la ville. La question soulevée était celle de la responsabilité de l'artiste qui s'empare d'une architecture, de l'appréhension des habitants, modifiant la définition de l'espace privé et de l'espace public.

Ceci pouvait en quelque sorte se retrouver également dans l'intervention de Christelle Carrier (chargée de l'action culturelle au sein des hôpitaux universitaires de Strasbourg), prouvant que l'art franchit toutes les frontières. On put ainsi apprendre que divers travaux furent initiés dans de nombreux services, dont celui plus inattendu que constitue la psychiatrie. Des portraits y furent réalisés en partenariat avec les internés.

La présentation de leurs œuvres par les artistes Calin Dan et Irina Botea fut appréciée. Et que ce soit dans les photographies de Calin Dan (qui se fit embaucher au ministère de l'habitat, de l'ordre social et de l'environnement hollandais afin de mener son projet à terme) ou dans les vidéos d'Irina Botea, nombreux furent ceux à remarquer les similitudes entre les deux approches. Cristiana Mazzoni, architecte de formation et animatrice du débat, mit en avant que les deux artistes éprouvaient le même attrait pour l'espace interstitiel, qu'il soit entre deux murs ou entre deux maisons, présentant les qualités d'un espace

organisé. Leurs démarches se rejoignaient également au niveau du décalage qu'ils instaurent par rapport à des situations établies, de par leur vision, leur point de vue adopté.

Mais le point le plus intéressant fut généré dans le cadre des échanges artistiques européens, dans la mesure où il permit un regard extérieur. Cette année, ce sont des artistes roumains qui ont revêtu les habits de «l'autre».

En tant qu'étrangers : comment agir sur l'espace, comment nous aider à comprendre notre propre ville ? Une manière de repenser la résidence d'artiste et la manière dont l'artiste est accueilli, de savoir sur quel projet il travaille. Laurent Reynes, François Duconseille et Dominik Neidlinger, responsables du workshop initié au Stockfeld en partenariat avec Calin Dan et Irina Botea, pourraient en témoigner.

Périmètre limitrophe longtemps délaissé par la ville, le quartier du NeuhoF se trouve aujourd'hui dans un secteur en plein réaménagement. En initiant un projet artistique à la cité-jardin qui fête ses cent ans cette année, les artistes étaient plongés dans un sujet actuel correspondant aux travaux menés en parallèle par la ville de Strasbourg. Les questionnements motivant ce projet furent les suivants : comment établir sur ce territoire en bordure de la métropole un espace urbain prenant en compte l'habitant et toutes les idées qu'il véhicule (mode de vie, pratiques, sensibilité, etc.) ? Et comment mettre ce territoire en relation avec ses alentours, comment le rendre « transfrontalier » en quelque sorte ? C'est dans cette optique qu'artistes et architectes ont tentés d'élaborer des idées afin de se saisir du lieu.

En choisissant d'y travailler avec des étudiants qui, pour la plupart, découvraient eux aussi ce lieu pour la première fois, ils purent initier plusieurs projets en même temps, ouvrant un dialogue avec l'habitant, le faisant prendre part à quelque chose le touchant de près.

Et ce malgré le fait souligné par Praline Gay Para que « les habitants font leur vie, avec ou sans les projets artistiques ».

Car le choix du quartier du Stockfeld n'est pas celui du hasard. Exemple de l'architecture avant-gardiste du début du XX^e siècle, considéré comme abandonné par les politiques, la cité-jardin a été en quelque sorte détenue par les groupes s'étant appropriés leur lieu d'habitation. Le risque peut alors être pris de désinvestir ou de réinvestir ces lieux d'ores et déjà privatisés. Cela positionne alors l'art dans une optique politique, comme semble le penser l'artiste roumain Calin Dan. Pour lui, l'architecture peut être considérée comme le dernier domaine politique et ainsi comme le seul endroit favorable à l'exercice d'un discours démocratique. En choisissant de faire telle ou telle action dans tel ou tel endroit, on ne fait rien d'autre que mettre en valeur ce-dit endroit, le pointer du doigt. La divergence de points de vue des intervenants illustre la complexité de l'implication de l'artiste dans le développement de la cité.

REGARDS SUR LE STOCKFELD

Du 2 au 5 novembre 2010

> Workshop

Espace culturel Django Reinhardt

Workshop associant l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg (ENSAS) et l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg (ESADS).



**Artistes roumains
intervenants :**

Irina Botea
Calin Dan

Enseignants :

François Duconseille
Dominik Neidlinger
Laurent Reynes



L'architecture et l'art contemporain se rencontrent dans un travail de trois jours sur un territoire modèle de la métropole strasbourgeoise : la cité-jardin du Stockfeld et ses environs naturels et urbanisés. Comment créer sur ce territoire à la lisière de la métropole, des espaces d'urbanité qui positionnent l'Homme, ses pratiques et modes de vie, ses perceptions et sensibilités au cœur des démarches ? Comment mettre en dialogue cette cité-jardin, exemple d'un urbanisme d'avant-garde du début du XX^e siècle, avec l'ensemble des territoires environnants ? De quelle manière artistes et architectes peuvent-ils se saisir de ce lieu hérité du XX^e siècle, aujourd'hui isolé et replié sur lui même ?

Comment imaginer le temps et l'espace urbain de demain face aux enjeux transfrontaliers ? Le travail de l'atelier propose de prendre en compte ces questions à travers le regard d'architectes et d'artistes étrangers. Deux artistes roumains – Irina Botea et Calin Dan – présents à Strasbourg dans le cadre du projet *e.cités - Bucarest* sont invités à travailler avec une vingtaine d'étudiants en arts et architecture, issus de différentes cultures. Le travail est encadré sur le terrain par trois enseignants – Laurent Reynes (responsable scientifique de l'atelier), François Duconseille, Dominik Neidlinger – respectivement artiste et architecte de l'ESAD, de l'ENSAS – et accompagné par Andreea Grigorovschi jeune doctorante du laboratoire AMUP. L'objectif est de comprendre comment cette forme d'habitat de la métropole strasbourgeoise, ses espaces et ses lieux du quotidien, pourraient être lus autrement et sortir de cette forme d'oubli et d'isolement dont ils semblent souffrir. Le regard étranger pourrait nous aider à rechercher des formes d'interaction avec les habitants et suggérer des dispositifs et des outils nouveaux pour nos projets métropolitains.

Laurent Reynes

Artiste, Architecte et enseignant à l'ENSAS

**Restitution des travaux des étudiants
ayant participé au workshop
« Regards sur le Stockfeld »**

Les enfants, le quartier et le bonheur



Notre projet a commencé par une analyse du quartier du Neuhof. Nous avons focalisé notre attention sur les graffitis qui recouvrent les immeubles de la cité.

Notre proposition était de faire dessiner les enfants selon une consigne : « Si vous pouviez dessiner sur les façades des immeubles, qu'aimeriez vous y voir ? ». Les enfants du quartier ainsi que des parents se sont prêtés au jeu, et nous avons récolté plusieurs dessins. La suite du projet était d'afficher ses dessins sur les murs des immeubles pour recouvrir les insultes écrites. Ce que nous avons fait, puis dans la même journée un gardien a enlevé les dessins et a repeint le mur afin de faire disparaître l'insulte. Il nous a expliqué que les dessins risqués de brûler dans la nuit. Il comprend l'intérêt de notre action mais peut-être n'avons nous pas fait suffisamment attention au contexte du quartier quant à l'interprétation de notre acte par les habitants de la cité ?

Ceci reste quand même une aventure humaine forte, travailler avec des enfants, tisser un

lien avec eux, on ne peut qu'imaginer la force d'une telle rencontre, parler aussi avec les parents, comprendre le quotidien de ces personnes le temps d'un workshop était très constructif pour notre regard, notre approche (il n'a pas été évident d'arriver comme cela dans un lieu inconnu, et de démarrer une investigation). On peut se demander si une proposition comme celle que nous avons fait a une chance de réussir dans un lieu où l'on ne connaît pas forcément les comportements des habitants, et peut-être faut il d'abord tisser un lien avec ces habitants pour pouvoir ensuite agir, même si le contexte de cette cité rend la mise en place de projets plus délicate à faire.

Cakicili Derya / ENSAS
Anthony D'Alessandro / ESAD
Seunghee Lee / ESAD
Senan Neslihan / ENSAS

Des indiens dans la ville



Le quartier du Stockfeld est historiquement lié à l'image des (American) Natives. Réutilisant le terme des « indiens » du Stockfeld, premiers habitants du quartier, l'intention du projet est de déterminer des territoires et de mettre en avant la fierté de la cité jardin.

En tournant en dérision le terme des indiens, qui fut un temps péjoratif, la vie du quartier prend une autre tournure. A l'image de l'association des habitants qui revendiquent cette appellation lors de défilés annuels, le but du workshop est de mettre en scène les résidents devant leurs propriétés avec une coiffe indienne.

A partir de cette rencontre, des territoires se dessinent. Chaque portait représente une tribu dont le symbole est inscrit sur les volets des bâtisses de l'architecte Schimpf. Se distinguent dix peuples : le tréfle, le coeur,

le pique, le carreau, le rond, le sapin, les trois ronds, la feuille, et l'amphore.

Mais cette action ne s'arrête pas là !

En travaillant au sein du Stockfeld les habitants ont montré leur fierté et la dynamique qui les anime. Dans cette lancée, le projet peut fortement évoluer. Des affiches peuvent être placées dans le village et les quartiers nord du NeuhoF afin de promouvoir les actions de l'association des indiens à plus grande envergure / échelle.

François Bauer / ESAD
Lorine Boudinet / ESAD
Thomas Schaupp / ENSAS

Espace public



Après avoir passé deux jours dans le quartier du Neuhof, nous avons choisi de travailler la photographie et plus précisément le photomontage. Ce médium nous a paru approprié car c'est un peu de cette manière qu'est véhiculé l'image de ce quartier. La cité est en proie aux trucages numériques : l'aspect médiatique de la cité ne nous permet plus de savoir ce qui est vrai ou non. Le Neuhof souffre en effet de sa réputation fondée sur la communication colportée par les médias. Ils veulent faire jouer une fiction aux habitants de la cité. Cependant certains habitants se prêtent au jeu et nous font clairement comprendre que nous ne sommes pas chez nous. C'est un espace devenu privé d'où notre gêne.

Par le biais des photomontages, nous cherchions ainsi à exprimer notre ressenti, par des compositions ambiguës dont on

ne distingue pas toujours la part de fiction. Nous avons intégré à des prises de vue du Neuhof, des photographies de personnes de la cité jardin et de notre environnement. Souhaitant ainsi provoquer un trouble auprès du spectateur en l'amenant à se questionner sur sa propre perception. En effet les personnes pourraient aisément se trouver sur la photographie, cependant, l'aspect visuelle, (luminosité, couleurs différentes...) de la photographie nous empêche d'y croire, mais soulève ainsi les a priori du spectateur sur le quartier.

Géraldine Legin / ESAD
Alice Pessey / ESAD

Simcité



Après avoir passé plusieurs heures à explorer les rues de la cité, j'ai donc décidé de prendre mon vélo et de m'éloigner le long d'un chemin, je voulais voir toutes ces vies de plus loin. Je me trouvais sur un immense terrain vague, le point de vue m'offrait une vision d'ensemble. D'un seul regard je voyais les barres HLM et, au loin, la cathédrale de Strasbourg. Tel un phare, elle semblait chercher le Neuhof dans le brouillard. Puis je me suis souvenu d'un discours qui prônait la diversité. Diversité des origines ethniques et des classes sociales en construisant différents types d'habitations (propriétaires et locataires de logement sociaux) dans un périmètre restreint. La diversité devait être vue en tant qu'atout et non comme source de tensions. Des termes tels que « décloisonnement » côtoyaient des idées telles que « l'anti ghettoïsation ». Mais je n'ai pas vu toutes ces choses. Pourtant mon poste d'observation m'a permis de photographier une sorte de résumé architectural du Neuhof.

- en bleu : les barres d'immeubles de première génération.
- en orange : un pâté d'habitations collectives tout juste construites.

- en vert : les barres d'immeubles de seconde génération.
- en rose : des habitations sociales en cours de construction.

Cette photo, qui se rapproche plus d'un diagramme que d'un paysage peut paraître froide mais elle à le mérite de mettre en évidence des faits indéniables comme par exemple la construction par blocs, et l'apparence résidentielle des nouveaux HLM. Cache misère ? Que reste-il du discours ? Que ce passe-t-il sur le terrain ? Ma photo peut constituer un élément de réponse.

Simcity est un jeu vidéo qui permet à son utilisateur de bâtir sa ville, ses administrations, ses réseaux de transports etc. J'ai l'impression que plusieurs joueurs se sont succédés, comme si une forme de totalitarisme transcendant posait ça et là du béton depuis des années. Ce travail est pour moi le point de départ d'un regard sur l'évolution de ce type d'environnement urbain.

Norbert Jarny / ESAD

“ 3 filles dans c’quartier, avec un ballon en plus ! ”



“3 filles dans c’quartier, avec un ballon en plus !” rend compte de notre expérience avec les gens de la cité du Neuhoof. Nous avons choisi de nous laisser guider dans la ville, au hasard des rues et des rencontres, par l’action physique et sociale d’un ballon de football. Travailler sur ce quartier nous paraissait impossible sans au préalable rencontrer ses habitants ou ses usagers. Nous étions juste là, à nous promener le ballon au pied, en les laissant faire le pas de nous interpeller pour ensuite engager une conversation. Pourquoi le ballon de football ? C’est un objet simple, qui n’est au final qu’un morceau de caoutchouc recouvert de cuir et rempli d’air, mais que tous les jeunes de la cité maîtrisent mieux que nous. Nous ne sommes pas allés vers eux avec une position dominante que finirait par les rabaisser (comme l’image que véhiculent les médias), mais plutôt en leur

demandant de nous apprendre, à jongler par exemple.

Chaque personne avec qui nous avons échangé a signé le ballon (non sans une certaine fierté) pour matérialiser cette rencontre et la fixer dans le temps.

Toute notre promenade s’est avérée très riche et s’est déroulée sans encombre. Elle nous a permis de nous rendre compte de la cohésion au sein des jeunes (reconnaissance des différentes signatures), de l’identité forte du quartier (signature accompagnée de “Neuhoof”) et de leur ouverture aux autres, contrairement à ce contre quoi on nous avait mises en garde...

Emilie Albert / ESAD
Christel Layle / ENSAS
Mathilde Lebouteiller / ENSAS

1, 3, 5, 7... 2, 4, 6, 8...



Un état des lieux,
un état des faits,
...un état.
Ressentie d'un espace-temps,
d'une situation, d'un décalage.
S'immerger, prendre un rythme,
en changer, être conscient, être... là.

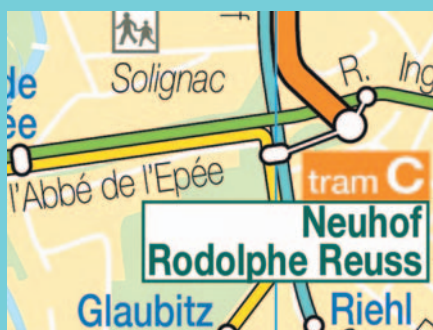
Voilà ce que nous avons tenté de
réaliser à travers la vidéo
« 1, 3, 5, 7...
2, 4, 6, 8... »
en résultat du workshop de
novembre 2010.

« Les barrières peuvent se franchir
aussi simplement qu'un plateau bon
marcher peut chuter. »

Diane Augier / ESAD
Eve Bruschet / ESAD
Claire Johann / ENSAS



Partager le temps



C'est un jeu de texte, un jeu urbain.
Partant de la constatation qu'il est fréquent qu'un ticket de transport soit encore valable après la fin du trajet des voyageurs, et donc utilisable par une autre personne, nous souhaitons proposer un lieu de communication où l'échange, la transmission puisse s'établir.

Règle du jeu :
Nous ne visons ni riche, ni pauvre.
Nous ne répondons pas à un problème social.
Nous ne visons pas à répondre à une demande d'aide.
Nous ne sommes pas contre la loi.

Jia Qiu / ESAD
Lusine Soghomonyan / ENSAS
Mushegh Tokmajyan / ENSAS

Quand l'art et l'architecture s'emmêlent...

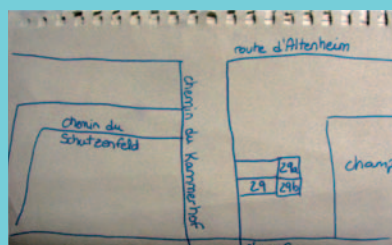
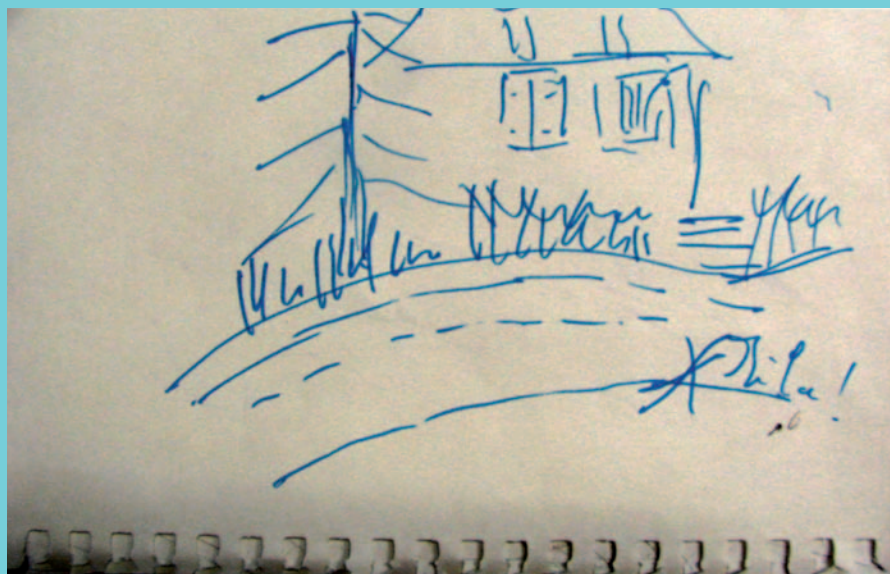


En immersion dans le quartier du Neuhof à Strasbourg, nous avons pu prendre conscience de la rupture existant entre ce quartier et le centre ville : faible présence des transports en commun à la fois dans ce quartier, et entre le Neuhof et le centre-ville. Cependant, plutôt que de souligner les facteurs négatifs de cet enclavement, nous sommes davantage intéressés à la vie des gens du quartier et notamment à l'esprit de solidarité qui y règne. Cet enclavement ne crée-t-il pas pourtant une certaine cohésion entre les habitants du Neuhof ? De cette réflexion a émergé l'idée de traduire et de mettre en valeur cette unité sociologique. Pour ce faire, nous avons imaginé, avec la participation active des habitants du Neuhof et du Centre Socio-Culturel, la création d'un maillage entre les différents immeubles et ainsi matérialiser le lien qui unit les habitants. Afin

de rendre palpable ce lien, nous projetons d'inviter les habitants du Neuhof à relier leurs fenêtres à l'aide d'une bande signalétique de chantier (en écho au projet de restructuration du Neuhof). Dans le délai qui nous était imparti, il nous était bien évidemment impossible d'organiser un tel événement sans avoir d'abord présenté le projet à l'ensemble des habitants du quartier. Afin de crédibiliser le projet aux yeux des habitants, il nous fallait aussi le parrainage du Centre Socio-culturel du Neuhof. De manière à communiquer notre projet et à susciter l'intérêt des gens du Neuhof, nous avons réalisé au cœur du quartier une expérience avec quelques habitants volontaires. Première ébauche vers le projet à l'échelle du Neuhof....

Claire Boulle / ESAD
Pauline Toenz / ENSAS

Les Neuhoofs



Parcourir un quartier comme on parcourt un cerveau. Etablir l'identité d'un lieu comme celui d'une personne, à travers les différentes représentations que les habitants en donnent. L'enjeu est de demander des plans, des représentations de l'espace ou nous nous trouvons, pour ne représenter ce quartier qu'à travers les «signifiés» et les expériences vécus des habitants.

A travers ces dessins, ces aussi le positionnement de chacun qui ressort.

Partir à la recherche du Neuhoof, c'est se risquer à rencontrer les Neuhoofs, une identité éclatée et à différents rythmes.

Irene Tchernoooutsan / ESAD

Bucarest, le 13 novembre de cette année même

Chers amis,

Pour moi, au moins, le problème posé par le Stockfeld est son exemplarité. Car il est difficile pour nous, le peuple, d'accepter que nous soyons confrontés à une réalité exemplaire, et par conséquent difficile (impossible) à contrôler ; une réalité qui ne se laisse pas modeler, mais qui, par contre, nous modèle – elle, nous.

Comme j'ai osé le dire dans nos rencontres plus ou moins publiques, le Stockfeld m'a été présenté comme une tranche nette du passé, sans les tripes du Neuhof, sans le sinistre labyrinthe de la Cité, et généralement sans le cocktail de cultures, de races et d'économies qui définissent ce lieu complexe. Et tous les autres lieux de notre société post-industrielle, et (j'ose dire) post-européenne.

Mais cette exemplarité même est la cible de notre réflexion et le champ de notre recherche, le matériel sur lequel nous pouvons intervenir. Nous, les faibles, les artistes venant d'un no man's land d'approximations et de naïveté. Car sans cela – sans la naïveté de croire que les choses peuvent changer – rien ne bouge plus. Tout se fige dans cette apparence de l'inévitable. La rhétorique du Neuhof est celle de l'inévitable. On ne peut construire que des fortifications institutionnelles, on ne peut parler avec les gens que dans les espaces contrôlés, on ne peut faire que ce qu'on a toujours fait, contrôler, récompenser, punir, cacher, attendre. Je crois que le grand pas qui a été franchi d'une manière modeste et inattendue pendant notre atelier au Neuhof est justement cela : avec les instruments de l'art (chaos, paresse, ambiguïté, curiosité, dynamisme, folie) la discipline froide et cérébrale de l'urbanisme a été mise au travail d'une façon plus proche des questions en jeu, et par cela plus proche des réponses qu'on continue à chercher. Je n'essaie pas de vous mentir et prétendre que nous faisons quelque chose de neuf ; mais précisément parce que nous jouions un modeste jeu d'exploration, un jeu de rôles où le prisonnier et le gardien étaient tous deux enfermés dans le même espace, nous étions plus proches des questions que d'autres joueurs plus grands, meilleurs, plus rapides, plus adaptés.

Comme je le disais auparavant, plus aptes à s'occuper des Neuhoofs de cette planète (Neuhof – une mégapole en train d'apparaître à cet instant même) seraient ces esprits hybrides qui sautent de la précision de l'architecte aux vertus de l'improvisation de l'artiste. Tout en restant humbles.

Bon, voilà, je dois revenir maintenant à ma routine quotidienne, humble, je vous assure.

Amicalement,

Calin Dan

Artiste et intervenant dans le workshop

« Regards sur le Stockfeld »

Comment entrer ?

« ...Ils marchent, ce sont des marcheurs dont le corps suit les pleins et les déliés d'un contexte urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire. Ces pratiquants utilisent des espaces qu'on ne peut voir ; leur savoir en est aussi aveugle que celui des amoureux enlacés dans les bras l'un de l'autre. L'acte de marcher est au système urbain ce que la parole est au langage ou aux formulations prononcées. » (Michel de Certeau, *Marcher dans la Ville*).

Votre corps marche dans le Neuhof au au Stockfeld. Comment plongez-vous le corps dans un lieu inconnu ?

Comment jetez-vous un pont entre le Neuhof et le Stockfeld ? Quelle est la nature d'un tel pont.

Elle marche plus lentement que tous les autres. Le monde passe poussé par de rapides vents d'émotion. La balle se passe en trois et quatre et six et sept et huit et neuf. Vous signez la balle avec un nom différent. Quatre fois vous la signez avec Neuhof. Comment partagez-vous le temps à partir d'un morceau de papier transmissible ? Comment le petit papier peut-il passer d'un vous à un vous ? L'Indien est-il un touriste ? Des fenêtres fragmentées, provenant d'époques et de lieux différents se relient par des rayures plastiques rouges et blanches. Montez l'échelle métallique pour atteindre la fenêtre. Dessinez la carte d'en haut en vous y incluant dedans. Grimpez en haut pour voir de loin ; marchez loin pour le voir de plus près. Est-ce ça aide ? Vous adoptez le personnage d'un touriste émotif qui nous confronte avec nos propres marches dans le Neuhof. Votre émotion est présente.

Maintenant, remplacez tous les « vous » par les « je ». Vous le faiseur ; vous l'« exerciceur du jeu ».

« Chaque exercice est une « réflexion physique » sur soi-même. Un monologue. Une introversion. Les jeux sont un dialogue, ils ont besoin d'un interlocuteur. Ce sont des extroversions. Il y a une bonne mesure d'exercice dans les jeux et une bonne mesure de jeu dans les exercices. » (Augusto Boal, *Des Jeux pour des Comédiens et des non-Comédiens*)

Ce lieu a été créé pour que *Je* y marche. La nourriture a été créée pour que *Je* la mange à « Mosaïque ». Est-ce *Je* suis resté ?

Irina Botéa

Artiste et intervenante dans le workshop

« Regards sur le Stockfeld »



n workshop contenant deux artistes roumains Irina Botea et Calin Dan, trois enseignants Laurent Reynes, François Duconseille et Dominik Neidlinger respectivement artiste, architecte et urbaniste de l'ESAD et de l'ENSAS, une vingtaine d'étudiants des deux établissements partenaires et un lieu, le centre culturel Django Reinhardt au cœur de Neuhof, ce sont les ingrédients d'une expérience surprenante de quatre jours intenses sur place.

Quelle mission et quel objectif à se donner pour un temps de travail très limité sans bonne connaissance préalable du territoire et du quartier ?

Comment rentrer en contact direct avec la population en sachant que c'est un « quartier sensible » ?

Et en parlant de l'identité du territoire du Neuhof qui est en train d'être revalorisé par un Grand Projet de Ville (GPV), ne faudrait-il pas parler d'une poly-identité entre la cité-jardin Stockfeld, le Neuhof-village et les cités (Polygones et autres) ?

Trop de questions et peu de réponses pour retrouver ses repères dans un contexte urbain complexe pour développer une stratégie, donc s'agit-il d'une mission impossible ?

Au contraire tout est possible, ce que montraient les projets élaborés par les étudiants de l'ESAD et l'ENSAS dans des groupes mixtes permettant de croiser leurs regards d'une manière intuitive et surprenante. Un ballon de foot comme médiateur pour faire parler les jeunes, des bandes en plastique bicolore reliant les façades des immeubles qui créent un vrai espace intermédiaire ou une boîte ingénieuse au terminus du tram Rodolphe Reuss permettant de redistribuer des billets encore valables, pour juste citer quelques projets parmi d'autres. Ils ont tous en commun une créativité spontanée, propre à une démarche conceptuelle et comme seul objectif de montrer d'une part le dysfonctionnement de ces territoires hérités d'un urbanisme fonctionnaliste et d'autre part de révéler l'énorme potentiel d'une forme d'habitat directement en contact avec la nature. Ces espaces et ces lieux du quotidien deviennent à travers une autre approche, radicale et sensible en même temps, une « plateforme du possible », un dispositif spatial et social où toutes formes d'interaction entre les habitants se facilitent. Il permet également de créer une nouvelle identité positive souvent cachée derrière l'apparente banalité du quotidien de ces quartiers. Ce dépassement de l'habituel et de la norme,

autant prôné dans une société multiculturelle, ne doit pas rester que des paroles, il faut se doter des « plateformes du possible » dans l'espace urbain pour se réinventer nous-mêmes...c'est ce que les projets d'étudiants nous ont bien montrés...!

Dominik Neidlinger

Ingénieur diplômé de l'Université de Stuttgart

Architecte / Urbaniste

Maître assistant à l'ENSAS

Le workshop « e-cités - Bucarest » a été l'occasion de tester et d'éprouver différents aspects de l'interaction actuelle entre les deux disciplines, art et architecture. Les deux écoles d'art et d'architecture de Strasbourg se sont réunies durant trois jours, à travers une trentaine d'étudiants de 2^e année de Master. Ils ont travaillé librement, individuellement ou par groupes, mixant souvent les deux écoles de manière volontaire. L'objet d'étude était le quartier du Neuhof-Stockfeld, dans toutes ses dimensions (physiques, sociales, historiques...) Les étudiants étaient libres de mettre en exergue un aspect du quartier, ou d'intervenir de manière physique et directe. La liberté a été volontairement laissée très grande afin de faciliter l'apparition d'observations et d'interventions de natures très différentes. A l'heure du bilan, divers niveaux de lecture semblent se dégager, tant d'un point de vue artistique qu'architectural, ou encore pédagogique.

L'approche artistique ne fait pas de doute quant aux résultats que les étudiants ont présentés. Les actions et les travaux mis en place ont prouvé la capacité, la spontanéité, la réactivité, et l'immédiateté de la réflexion artistique. Le foisonnement d'idées produites par les divers groupes d'étudiants, les méthodes souvent intuitives développées dans la pluralité des concepts sont dues à l'approche plutôt artistique du lieu. La performance (projet « *3 filles dans c'quartier avec un ballon en plus!* »), l'interactivité, la sollicitation des habitants, ont été les techniques, semble-t-il, les plus mises en œuvre pour mener à bien les idées.

La photographie ou le petit film, moyens rapides, furent les deux techniques de restitution et de rendu des travaux.

Ces remarques semblent évidentes au regard du projet « *3 filles dans c'quartier avec un ballon en plus!* » où le ballon a été l'objet d'échange, de conversation, de discours, de lien, entre les étudiants et les jeunes du quartier. La manière de filmer les pieds des joueurs en entendant leurs voix (presque) off, a été une manière très efficace de rendre compte de la vie du quartier, sans pour autant blesser ni juger la personne qui acceptait d'être interviewée.

L'approche plutôt architecturale du site était beaucoup plus diffuse mais pour autant bien présente. Elle était déjà dictée à la base même du sujet du workshop. Le sujet d'étude étant le quartier du Neuhof-Stockfeld, les étudiants ont eu dès le départ l'esprit tourné tour à tour vers la sociologie, l'histoire et la morphologie du quartier. Le projet *Les Neuhofs* consistait à aborder une personne dans la rue du quartier et, après lui avoir présenté une feuille de papier et un crayon, lui demander de dessiner sa situation dans le quartier à l'instant de l'interview. Le petit reportage montre donc des piétons qui dessinent le plan de leur quartier, avec tous les aléas que comporte ce genre d'exercice, entre la surprise provoquée par la demande et la connaissance réelle de leur quartier.

La sociologie du quartier est la composante la plus prenante et la plus évidente. Dès que l'on rentre un peu dans l'esprit du lieu, on se rend compte que la population réputée difficile pose son empreinte quasiment partout. En ce sens, le projet *Les enfants, le quartier et le bonheur* a consisté à couvrir de dessins d'enfants un graffiti écrit à la bombe de peinture sur un mur du quartier.

Les étudiants ont donc senti de près la difficulté de réagir avec ce facteur social très prégnant. Les notions de « lien », de « pont », d'« échange », se sont souvent retrouvées dans les résultats, mettant ainsi en avant le besoin de contacts avec des couches sociales auxquelles ils sont rarement confrontés. C'est donc cette approche sociale du lieu qui a été mise en évidence dans la plupart des travaux.

L'approche *architecturale* s'est aussi retrouvée dans l'observation et l'action sur l'espace des diverses entités du quartier. Dans le projet *Quand l'art et l'architecture s'emmêlent...*, le groupe a voulu réellement tisser des liens physiques en tendant un ruban de chantier d'une fenêtre à l'autre d'appartements différents. S'ils avaient eu un peu plus de temps, l'entité bâtie ayant servi de support au projet, aurait été complètement tendue de ruban, créant ainsi comme un plafond, ou un velum, sur l'espace public. L'urbanisme de la cité du Stockfeld, totalement différent de celui de la cité du Neuhof, est le corollaire du facteur social indiqué plus avant. L'histoire architecturale et urbanistique du quartier se confond avec les diverses localisations et l'implantation des couches sociales.

La notion du temps a également été une donnée importante de cet atelier. La durée du travail, réduite à environ deux jours (en tenant compte des divers exposés de présentations et d'informations) a été appréhendée au départ comme une contrainte difficile, et s'est avérée être un facteur tonifiant et impulsif. La notion d'urgence s'est révélée être un moteur pour l'apparition des idées.

Cet atelier a vu l'émergence de concepts de base d'une teneur et d'une portée que les étudiants ont eu du mal à réellement apprécier par manque de recul. La spontanéité des idées et l'évaluation de leurs teneurs auraient nécessité plus de temps afin de pouvoir les exploiter à leur juste valeur et les développer pleinement.

Enfin, il me semble important de mentionner tout le côté positif de cette expérience commune liée à la participation des deux écoles. La complémentarité des deux visions artistique et architecturale n'est plus à démontrer tellement elle semble évidente et riche d'idées émergentes. De plus, ce workshop était placé sous la houlette des deux artistes roumains intervenants. Leurs travaux, découverts au cours de leurs exposés, leurs conseils et leurs remarques, ont été de solides repères et des références pour les étudiants. La richesse interculturelle de cet atelier a ouvert des horizons multiples. Les points de vue techniques et analytiques inhérents à chacune de deux entités se sont révélés être très souvent en phase. L'art a besoin de l'architecture et inversement. C'est en rapprochant les deux disciplines que les protagonistes se rendent compte des logiques propres à chacune d'elles. Et c'est en les connaissant qu'ils peuvent ensuite les comprendre pour se les approprier.

La mixité mise en place par les conditions de ce workshop a permis de sentir et d'affirmer des complicités possibles entre les deux écoles. Les approches artistiques et architecturales contemporaines s'avèrent très complémentaires. La liberté et la spontanéité des uns, le pragmatisme et la méthode des autres se sont révélées être très concluantes quant aux résultats obtenus. Cette initiative est bien sûr à prolonger et continuer, avec d'autres intervenants sur d'autres objets d'études.

Laurent Reynes

Artiste, architecte et enseignant à l'ENSAS

A fleur de peau, entre cité et cité jardin.



Armstrong je ne suis pas noir – Je suis blanc de peau – Quand on veut chanter l'espoir – Quel manque de pot... ainsi jouait Claude Nougaro avec les mots, les peaux et les pots dans une chanson hommage au jazzman Louis Armstrong.

«Manque de pot» c'est sans doute le sentiment général et partagé par les habitants du Neuhof depuis plus d'un siècle quelque soit le quartier habité, vivre en ces territoires c'est semble-t-il être frappé de malchance. Et si ce manque de pot était en fait un manque de peau, sentiment de manque de protection, de dénuement voir d'abandon, c'est alors de corps dont on parle et non plus d'horticulture, du corps des habitants, du corps social de la cité ou plutôt des différents corps qui la constituent ici par juxtaposition de territoires séparés chacun par sa peau à l'identité revendiquée. Circuler en ce quartier, c'est négocier ces différentes peaux, appelons les, limites, frontières, passages réels ou imaginaires.

Peaux-rouges ; les habitants déplacés du centre ville de Strasbourg au Stockfeld au début du XX^e siècle se faisaient appeler les « Indiens du Stockfeld » sans doute en raison du sentiment de vivre dans un « camp » éloigné de la ville, entouré par la forêt, une poche d'habitations repliée sur elle même au dessin organique faisant penser à des strates de derme, appendice extrême de la communauté urbaine.

Plus tard, ce seront les gens du voyage qui camperont non loin de là, en bordure d'aérodrome, il y sont encore, vivant de façon précaire entre caravanes, constructions informelles et logements sociaux standardisés. La peau est pour cette population réellement « rouge », foncée venue de l'est, d'Inde d'où migra, il y a bien longtemps, la population Rom.

Et d'autres peaux, blanches, jaunes, noires dans la Cité, ensemble de logements sociaux construits durant ces 30 années dites glorieuses, des peaux et des visages de jeunes gens désœuvrés, parfois encapuchonnés, cachant ces peaux qui appellent au contrôle au faciès, peau à stigmatisme pour moineaux en souffrance.

Venir au Neuhof, c'est dans la tête de beaucoup risquer, non de la perdre, sa peau, mais d'être « dépouiller » [montre, téléphone, lecteur de musique, appareillage devenu « peau »] ou pire qu'il soit porter atteinte à la peau cuirasse de son véhicule, dépouilles calcinées d'automobiles offertes en pâture médiatique les soirs de Saint Silvestre.

La question est bien là, celle du dépouillement, non du dépouillement chrétien façon Saint Martin qui par le don matériel panse l'injustice sociale tout en maintenant les écarts, mais d'un dépouillement culturel qui nous déferait de l'habit empesé des atavismes et nous permettrait de penser la rencontre et l'échange au-delà des scénarios pré-conçus pour reportage de journal télévisé.

Alors, ce quartier ne souffrirait pas d'un manque de « peau » mais d'un excès, de carapaces formées par l'accumulation de sentiments négatifs validés par le réel et durcies par des postures identitaires et héroïques. Dans cette course à l'épiderme guerrier surgit au bon moment l'armure caoutchoutée du gendarme mobile venu tanner le cuir récalcitrant de l'indiscipline sociale.

Modestement pendant 4 jours un groupe d'étudiants d'architecture et d'art a circulé dans ces espaces complexes et a tenté, armés de leur sensibilité, d'y produire quelques porosités. Ils ont été accompagnés en cette aventure par Irina Botea et Calin Dan, deux artistes roumains, passeurs d'histoires, de frontières et de peaux.

François Duconseille

Scénographe et plasticien

Professeur à l'ESADS

Responsable du Pôle Espaces Publics